

Au Jour le Jour

Le Bon Locataire

Pour une bonne idée, c'est une bonne idée. Et cette idée de génie, c'est la Chambre syndicale des propriétaires de Nogent-sur-Marne qui l'a eue.

À l'unanimité, elle a décidé de créer le certificat du « bon locataire ». Nous avons entendu parler du bon Samaritain ; nous ignorions le bon locataire. La guerre ayant encore raréfié le genre, semblant avoir desséché toute vertu au cœur des tribulaires du dieu terme, les propriétaires de Nogent-sur-Marne ont trouvé qu'il était si beau de régler ses quittances qu'un brevet était nécessaire pour en glorifier le souvenir.

Pas des considérations qui témoignent d'une touchante reconnaissance, ils ont donné les attendus de leur louable intention :

Les locataires honorables, n'ayant pas usé du moralorium, ne doivent pas être confondus avec les mauvais brebis qui s'en sont servis pour demeurer à l'abri des exploits d'huissiers.

Dans les circonstances actuelles, il y a un certain intérêt à songer au terme — cela, les propriétaires de Nogent s'en sont rendu compte : ils l'avaient.

Pour en célébrer l'héroïsme, désireux de donner une marque de bienveillance et d'estime à ceux qui acquiescent à une dette qu'ils considèrent comme sacrée, ils ont décerné la remise du certificat de bon locataire. Il pourra, disent-ils, être utilisé à l'occasion.

À qui pourra bien servir le certificat du bon locataire ? À chercher un autre logis ? Ce serait fâcheux. Nul propriétaire ne peut songer à se débarrasser d'un citoyen muni de son attestation. Il regrettera de l'avoir fourni.

Encadrera-t-on le certificat de bon locataire, pour décorer le dessus de la cheminée, entre le portrait de l'aïeul et celui du général Gallieni ? Devient-il une de ces fameuses reliques que l'on transmet d'un lotis dans l'autre en méprisant de l'embaras ?

Dire que, peut-être, ce bon, mais ingrat locataire va songer qu'il aurait préféré, au bout de papier honorifique, en témoignage de bienveillance et d'estime, une réduction de son loyer ! — FANNY CLAR.

Les chiffres et le charbon

Les charbonniers en gros déclarent que, pour remédier à la crise du charbon, il faudrait établir un budget rigoureux des charbons et de la consommation.

À cette fin, ils nous sortent des chiffres. Ces chiffres donnent froid, rien qu'à les contempler.

Les mines françaises produisent 2.800.000 tonnes par mois, à peu près.

Les importations anglaises furent : 1.450.000 tonnes en janvier ; 1.125.000 en février ; 1.400.000 en mars.

L'importance de nos besoins est, au bas mot, de 3.500.000 tonnes par mois.

Ces calculs paraissent se compenser. Etant donné qu'il n'en fut rien, il faudrait qu'une répartition sans faiblesse soit faite entre les usines indispensables à la vie économique du pays et les particuliers.

Ainsi parlent les charbonniers.

La querelle des biscuits et des gâteaux

La querelle s'aggrave entre biscuitiers et pâtisseries.

Les biscuitiers à qui l'on a demandé d'accepter les deux mille pâtisseries qui vont se trouver réduits au chômage déclarent qu'ils ne le peuvent.

Confraternellement, il leur est impossible de trouver place à ces ouvriers parmi leur personnel. Bien au contraire, vu les difficultés, ils ont grand peur d'être forcés de se séparer.

Les biscuitiers à qui l'on a demandé d'accepter les deux mille pâtisseries qui vont se trouver réduits au chômage déclarent qu'ils ne le peuvent.

Confraternellement, il leur est impossible de trouver place à ces ouvriers parmi leur personnel. Bien au contraire, vu les difficultés, ils ont grand peur d'être forcés de se séparer.

Les biscuitiers à qui l'on a demandé d'accepter les deux mille pâtisseries qui vont se trouver réduits au chômage déclarent qu'ils ne le peuvent.

Confraternellement, il leur est impossible de trouver place à ces ouvriers parmi leur personnel. Bien au contraire, vu les difficultés, ils ont grand peur d'être forcés de se séparer.

Les biscuitiers à qui l'on a demandé d'accepter les deux mille pâtisseries qui vont se trouver réduits au chômage déclarent qu'ils ne le peuvent.

Les Planches

ECHOS

Au sujet d'un écho paru dans nos colonnes, nous recevons de notre confrère, Charles Martel, la rectification suivante, que nous insérons bien volontiers :

Mon cher confrère, Mon collaborateur W. Bienstock, le traducteur de Tolstoï, et moi, lions dans vos échos que MM. Maurice Rostand et Fernand Fabron ont adapté le *Guerra et Dolore*.

Vous-avez nous permis de rappeler nous avons terminé, il y a quatre ans, un drame en 5 actes et 50 tableaux, d'après le roman de Tolstoï, et sous son titre, *Guerra et Paix*.

La note établissant notre priorité a passé dans tous les journaux et nous avons les meilleurs raisons de croire que notre pièce sera présentée aussitôt après la guerre.

Nous comprenons sur votre bonne confraternité, et nous prions d'agréer l'expression de nos sentiments les meilleurs.

Charles MARTEL.

CE SOIR

Théâtres
OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

OPERA.— Relâche.
OPERA-COMIQUE.— Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE.— 7 h. 40, *La Marche Nuptiale*.

Les Poissons Morts

Le Livre du jour

« Nous traversâmes la Moselle. Ses eaux vertes poulaient une multitude de poissons qui, le ventre en l'air, suivaient le cours de la rivière dans un désordre inexprimable. Neufs n'avaient jamais vu tant de poissons morts... »

C'est cet épisode qui a fourni à l'humoriste Pierre Mac Orlan le titre de ses souvenirs de guerre, *Les Poissons Morts*, Payot et Cie, éd., (Paris).

Parfois au poisson mort que les flots emportent au gré de leurs remous, les soldats vont et viennent, sans savoir, sans vouloir, de l'Yser aux Vosges, de l'avant à l'arrière, portés, ballottés, secoués par les remous de la guerre.

Ce titre et l'allégorie qu'il comporte émanent, dès l'abord, les craintes que pouvait faire concevoir cette perspective : un humoriste écrivait sur la guerre. Ce ne serait donc pas un livre aride, un livre gai, que l'auteur du *Rire jaune*, apparaît au front. Tant mieux ! Par elle incidemment nous ont surpris, et pourquoi ne pas le dire, dégoûtés, écorchés. La guerre à la rigolade, c'est une idée d'académicien nationaliste ; à un soldat qui s'est battu, à un homme qui a souffert, cette idée paraît une monstruosité ; elle ne pourrait germer dans son cerveau.

Le livre de Pierre Mac Orlan n'est pas, cependant, une lamentation monotone. C'est un livre sincère. L'auteur était, avant la guerre, humoriste — humoriste de profession, il ne la pas oublié. S'il ne devine pas des pages de facéties sur la vie des tranchées, il remarque et il note, avec une vivacité que la plupart de ses confrères, les écrivains-soldats, les aspects singuliers, bizarres, imprévus, de cette vie des tranchées, et des hommes qui, bon gré, mal gré, la mènent depuis trente et quelques mois. Pierre Mac Orlan est sincère : il ne voit pas comme les autres, et dit ce qu'il voit, comme il le voit, il a composé un livre original.

Il écrit quelque part : « Au milieu de cette étrange fantaisie, d'apparence incohérente et dont les principes secrets sont comme une clef que nous ne possédons pas, l'individualité s'efface. L'homme armé n'est plus qu'un fragment de cette trise chaotique, et par cela même, l'individu, mélangé au va-et-vient des périodes prodigieuses d'un seul homme, ne se rencontre presque pas, ou s'anéantit naturellement dans ce décor peu propice à la faire ressortir. »

« Oui, il est difficile de dessiner l'aimable petite anecdote, tant goûtée des gens qui ignorent tout de la guerre, dans ce décor incohérent où un canon ressemble aussi bien à un pommier en fleurs qu'une roche moussue, où un officier observateur est lui-même vêtu d'un manteau qui lui donne l'apparence d'un tas de bragues, d'un sabre semé d'anettes, voire d'une motte de boue. »

« L'âme d'un immense moteur plane sur ces éléments en fusion. L'homme ici est une molécule vivante, qui n'offre même pas la ressource de se reproduire par fragmentation... »

C'est dans des observations de ce genre et plus encore dans les tonalités de nos soldats, que réapparaît l'humorisme. Mais tout son esprit est fait d'ironie amère et jamais l'audacieuse expression de *gâté triste*, inventée, je crois, par Molière, ne s'applique aussi exactement.

« A défaut de ces anecdotes si recherchées qui, mêlées en va-et-vient à l'humour, illustrent agréablement l'idée traditionnelle de la guerre, telle que la conservent les gens belliqueux de l'arrière, Pierre Mac Orlan trouve en abondance les anecdotes qui mettent en relief des caractères originaux, des silhouettes peu communes, des figures diversément formées, mais dont aucune ne ressemble à l'âme héroïque et burlesque des personnages que met au monde l'imagination disciplinée de M. d'Esparbès. »

Ce sont les deux petits « joyeux » qui, blessés de la guerre, se voient réduits à l'état de « héros » par le fait de leur citation à l'ordre du jour, et l'autre parce qu'une citation semblable lui vaudra une permission pour Paris.

C'est un colonial, qui, dans une tranchée de la Somme, évoque la bonne vie d'Hanoï, avec les congayes, les pousses et le chamoum.

C'est, dans le train, un faroueur qui imite le chant du rossignol, imitation si parfaite que le rossignol, au jour, s'y trompe et répond, ce qui lui vaut cette apostrophe : « Hé, ballot, tu t'es gourré ! »

Il y a eu déjà de bons livres de guerre. Il y a le *Feu*, d'Henry Barbusse, et les souvenirs de *Jean Galois-Boussier*, dont Georges Axel a lu les dessins, mais dont le texte est, lui aussi, remarquable de sincérité et de force. *Les Poissons Morts* s'ajoutent de droit à cette liste. — G. Cr...

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

« Vous avez de l'eczéma, de l'herpès, des plaies variqueuses ou autres maladies de la peau, voyez, demain, l'avis qui paraît à cet effet, sous la rubrique : PILULES TRAJAN »

Science et Industrie

Leur submersibles

Le rôle des sous-marins allemands vient encore d'être mis en évidence une fois de plus, puisque le torpillage des navires de commerce a provoqué, après l'entrée en guerre des Etats-Unis, celle du Brésil.

Aussi apparaît-il comme intéressant de résumer l'étude fort intéressante que la *Corriere della Sera* vient de publier sur les submersibles dont l'Allemagne dispose.

Il en existe trois catégories, qui sont désignées par les lettres U, UB, UC.

Les premiers ont de 600 à 1200 tonnes de déplacement en émergence ; mais la moyenne est de 800 tonnes. Leur vitesse varie de 9 à 12 nœuds en immersion et de 15 à 17 en surface. L'armement en artillerie est, en général, d'un canon de 102 m/m, parfois de deux et l'on croit que quelques-uns, les plus récents, possèdent un canon de 150. Les premiers de cette catégorie conservent toutefois les canons de 83 m/m. Ils sont pourvus de 4 et même 5 tubes lance-torpilles, distribués entre la proue et la poupe. L'armement de la proue étant toujours le plus important ; ainsi ceux qui sont munis de 5 tubes lance-torpilles en ont 4 à l'avant et 1 à l'arrière. Quelques-uns de ces submersibles du type U sont organisés pour transporter des mines et peuvent en avoir 36.

La caractéristique de ces sous-marins est de pouvoir naviguer à des profondeurs de 40 et même 50 mètres, ce qui leur permet de passer sous les filets de barrage et d'être invisibles aux hydroplanes. Leur rayon d'action, en surface et à la vitesse de 10 à 12 nœuds, est d'environ de 7.000 à 8.000 milles. Il semble qu'il y ait en service 130 unités de ce genre.

La deuxième catégorie, celle des U-B, est constituée par des submersibles de 120 à 130 tonnes. Ils ne sont armés que de tubes lance-torpilles, mais on croit que, tout récemment, ils ont été munis de petits canons de 50 ou 88 m/m. Les plus petits ont une vitesse, en surface, de 8 nœuds et, en immersion, de 5 ; les plus grands font de 8 à 9 nœuds. Le nombre des U-B doit se rapprocher de 50. Construits par pièces et transportés par voie ferrée, ils ont été en grande partie, fournis aux alliés de l'Allemagne.

Enfin, la troisième catégorie de submersibles, celle des U-C, comprend des unités peu rapides, de structure grossière et chargée uniquement de poser des mines, chacun de ces submersibles pouvant transporter une douzaine d'engins. On croit qu'il n'a été construit qu'une vingtaine de ces sous-marins.

En dehors de ces sortes de navires de guerre, l'Allemagne a mis encore en service des sous-marins commerciaux, dont le *Deutschland* et le *Bremen* —

capturés par les Anglais — furent les premiers modèles.

Presque toute cette flotte de submersibles a été mise en chantier à la fin de la guerre, puis qu'en juillet 1914, les statistiques navales allemandes accusaient 28 unités en service et 43 en construction. Etant donné le grand développement que les chantiers Krupp ont donné à la construction des submersibles et les concours que les firmes neutres ont pu apporter pour la fabrication des moteurs Diesel, on peut admettre que la production atteigne et même dépasse par mois neuf submersibles du type U, à 800 tonnes.

Extérieurement, l'aspect de ce gigantesque bâtiment — le « Woolworth Building » — ne manque point d'une certaine harmonie. Les murs sont en pierre de grand tiré régulièrement assemblés jusqu'à un quatrième étage. Ils comportent 3.000 fenêtres.

A l'intérieur, les murs sont recouverts de terre cuite, les surfaces inclinées de cuivre et les surfaces planes sont carrelées. Le nombre des portes est égal à celui des fenêtres : 3.000 ; celui des lavabos est de 2.000.

L'éclairage utilise 30.000 lampes électriques reliées par 140 kilomètres de fils ; les lignes téléphoniques et les sonneries ont exigé 370 kilomètres. L'eau circule à travers un réseau de tuyauterie de plomb qui est évalué à 70 kilomètres et provient d'un réservoir de 181 mètres cubes. Il existe, en outre, une réserve de même capacité et qui sert de piscine de natation.

Dans le sous-sol sont installés : une boutique de coiffeur, une de manucure, un café, des salles de dépôt et 1.700 boîtes de stéréos protégées par un système électrique d'alarme. Le premier étage est occupé par la Banque Nationale, le « Broadway Trust Company », les services postaux et téléphoniques. Aux étages supérieurs sont installés d'innombrables bureaux d'avocats, d'ingénieurs, de manufactures, de chemins de fer, etc.

L'ensemble de la construction du « Woolworth Building » a coûté 60 millions ; les plans en ont été dressés par l'architecte Gilbert.

Pour desservir cette immense ruhe et assurer la circulation des locataires ou des visiteurs, on a installé 24 ascenseurs à grande vitesse, 2 monte-charge et un ascenseur spécial pour la tour. Celui qui doit effectuer la plus longue ascension parcourt 211 mètres en hauteur. Réunis bout à bout, les câbles d'acier nécessaires à l'équipement de tous ces ascenseurs constitueraient un ruban de 42 kilomètres de long. Quant à la force motrice destinée à assurer le fonctionnement, elle nécessite l'emploi de six chaudières d'une puissance totale de 25.000 chevaux et de 4 dynamos pouvant donner 1.500 kilowatts.

Extérieurement, l'aspect de ce gigantesque bâtiment — le « Woolworth Building » — ne manque point d'une certaine harmonie. Les murs sont en pierre de grand tiré régulièrement assemblés jusqu'à un quatrième étage. Ils comportent 3.000 fenêtres.

A l'intérieur, les murs sont recouverts de terre cuite, les surfaces inclinées de cuivre et les surfaces planes sont carrelées. Le nombre des portes est égal à celui des fenêtres : 3.000 ; celui des lavabos est de 2.000.

L'éclairage utilise 30.000 lampes électriques reliées par 140 kilomètres de fils ; les lignes téléphoniques et les sonneries ont exigé 370 kilomètres. L'eau circule à travers un réseau de tuyauterie de plomb qui est évalué à 70 kilomètres et provient d'un réservoir de 181 mètres cubes. Il existe, en outre, une réserve de même capacité et qui sert de piscine de natation.

Dans le sous-sol sont installés : une boutique de coiffeur, une de manucure, un café, des salles de dépôt et 1.700 boîtes de stéréos protégées par un système électrique d'alarme. Le premier étage est occupé par la Banque Nationale, le « Broadway Trust Company », les services postaux et téléphoniques. Aux étages supérieurs sont installés d'innombrables bureaux d'avocats, d'ingénieurs, de manufactures, de chemins de fer, etc.

L'ensemble de la construction du « Woolworth Building » a coûté 60 millions ; les plans en ont été dressés par l'architecte Gilbert.

Pour desservir cette immense ruhe et assurer la circulation des locataires ou des visiteurs, on a installé 24 ascenseurs à grande vitesse, 2 monte-charge et un ascenseur spécial pour la tour. Celui qui doit effectuer la plus longue ascension parcourt 211 mètres en hauteur. Réunis bout à bout, les câbles d'acier nécessaires à l'équipement de tous ces ascenseurs constitueraient un ruban de 42 kilomètres de long. Quant à la force motrice destinée à assurer le fonctionnement, elle nécessite l'emploi de six chaudières d'une puissance totale de 25.000 chevaux et de 4 dynamos pouvant donner 1.500 kilowatts.

Extérieurement, l'aspect de ce gigantesque bâtiment — le « Woolworth Building » — ne manque point d'une certaine harmonie. Les murs sont en pierre de grand tiré régulièrement assemblés jusqu'à un quatrième étage. Ils comportent 3.000 fenêtres.

A l'intérieur, les murs sont recouverts de terre cuite, les surfaces inclinées de cuivre et les surfaces planes sont carrelées. Le nombre des portes est égal à celui des fenêtres : 3.000 ; celui des lavabos est de 2.000.

L'éclairage utilise 30.000 lampes électriques reliées par 140 kilomètres de fils ; les lignes téléphoniques et les sonneries ont exigé 370 kilomètres. L'eau circule à travers un réseau de tuyauterie de plomb qui est évalué à 70 kilomètres et provient d'un réservoir de 181 mètres cubes. Il existe, en outre, une réserve de même capacité et qui sert de piscine de natation.

Dans le sous-sol sont installés : une boutique de coiffeur, une de manucure, un café, des salles de dépôt et 1.700 boîtes de stéréos protégées par un système électrique d'alarme. Le premier étage est occupé par la Banque Nationale, le « Broadway Trust Company », les services postaux et téléphoniques. Aux étages supérieurs sont installés d'innombrables bureaux d'avocats, d'ingénieurs, de manufactures, de chemins de fer, etc.

L'ensemble de la construction du « Woolworth Building » a coûté 60 millions ; les plans en ont été dressés par l'architecte Gilbert.

Pour desservir cette immense ruhe et assurer la circulation des locataires ou des visiteurs, on a installé 24 ascenseurs à grande vitesse, 2 monte-charge et un ascenseur spécial pour la tour. Celui qui doit effectuer la plus longue ascension parcourt 211 mètres en hauteur. Réunis bout à bout, les câbles d'acier nécessaires à l'équipement de tous ces ascenseurs constitueraient un ruban de 42 kilomètres de long. Quant à la force motrice destinée à assurer le fonctionnement, elle nécessite l'emploi de six chaudières d'une puissance totale de 25.000 chevaux et de 4 dynamos pouvant donner 1.500 kilowatts.

Extérieurement, l'aspect de ce gigantesque bâtiment — le « Woolworth Building » — ne manque point d'une certaine harmonie. Les murs sont en pierre de grand tiré régulièrement assemblés jusqu'à un quatrième étage. Ils comportent 3.000 fenêtres.

A l'intérieur, les murs sont recouverts de terre cuite, les surfaces inclinées de cuivre et les surfaces planes sont carrelées. Le nombre des portes est égal à celui des fenêtres : 3.000 ; celui des lavabos est de 2.000.

L'éclairage utilise 30.000 lampes électriques reliées par 140 kilomètres de fils ; les lignes téléphoniques et les sonneries ont exigé 370 kilomètres. L'eau circule à travers un réseau de tuyauterie de plomb qui est évalué à 70 kilomètres et provient d'un réservoir de 181 mètres cubes. Il existe, en outre, une réserve de même capacité et qui sert de piscine de natation.

Dans le sous-sol sont installés : une boutique de coiffeur, une de manucure, un café, des salles de dépôt et 1.700 boîtes de stéréos protégées par un système électrique d'alarme. Le premier étage est occupé par la Banque Nationale, le « Broadway Trust Company », les services postaux et téléphoniques. Aux étages supérieurs sont installés d'innombrables bureaux d'avocats, d'ingénieurs, de manufactures, de chemins de fer, etc.

L'ensemble de la construction du « Woolworth Building » a coûté 60 millions ; les plans en ont été dressés par l'architecte Gilbert.

Pour desservir cette immense ruhe et assurer la circulation des locataires ou des visiteurs, on a installé 24 ascenseurs à grande vitesse, 2 monte-charge et un ascenseur spécial pour la tour. Celui qui doit effectuer la plus longue ascension parcourt 211 mètres en hauteur. Réunis bout à bout, les câbles d'acier nécessaires à l'équipement de tous ces ascenseurs constitueraient un ruban de 42 kilomètres de long. Quant à la force motrice destinée à assurer le fonctionnement, elle nécessite l'emploi de six chaudières d'une puissance totale de 25.000 chevaux et de 4 dynamos pouvant donner 1.500 kilowatts.

Extérieurement, l'aspect de ce gigantesque bâtiment — le « Woolworth Building » — ne manque point d'une certaine harmonie. Les murs sont en pierre de grand tiré régulièrement assemblés jusqu'à un quatrième étage. Ils comportent 3.000 fenêtres.

A l'intérieur, les murs sont recouverts de terre cuite, les surfaces inclinées de cuivre et les surfaces planes sont carrelées. Le nombre des portes est égal à celui des fenêtres : 3.000 ; celui des lavabos est de 2.000.

L'éclairage utilise 30.000 lampes électriques reliées par 140 kilomètres de fils ; les lignes téléphoniques et les sonneries ont exigé 370 kilomètres. L'eau circule à travers un réseau de tuyauterie de plomb qui est évalué à 70 kilomètres et provient d'un réservoir de 181 mètres cubes. Il existe, en outre, une réserve de même capacité et qui sert de piscine de natation.

Dans le sous-sol sont installés : une boutique de coiffeur, une de manucure, un café, des salles de dépôt et 1.700 boîtes de stéréos protégées par un système électrique d'alarme. Le premier étage est occupé par la Banque Nationale, le « Broadway Trust Company », les services postaux et téléphoniques. Aux étages supérieurs sont installés d'innombrables bureaux d'avocats, d'ingénieurs, de manufactures, de chemins de fer, etc.

L'ensemble de la construction du « Woolworth Building » a coûté 60 millions ; les plans en ont été dressés par l'architecte Gilbert.

Pour desservir cette immense ruhe et assurer la circulation des locataires ou des visiteurs, on a installé 24 ascenseurs à grande vitesse, 2 monte-charge et un ascenseur spécial pour la tour. Celui qui doit effectuer la plus longue ascension parcourt 211 mètres en hauteur. Réunis bout à bout, les câbles d'acier nécessaires à l'équipement de tous ces ascenseurs constitueraient un ruban de 42 kilomètres de long. Quant à la force motrice destinée à assurer le fonctionnement, elle nécessite l'emploi de six chaudières d'une puissance totale de 25.000 chevaux et de 4 dynamos pouvant donner 1.500 kilowatts.

Extérieurement, l'aspect de ce gigantesque bâtiment — le « Woolworth Building » — ne manque point d'une certaine harmonie. Les murs sont en pierre de grand tiré régulièrement assemblés jusqu'à un quatrième étage. Ils comportent 3.000 fenêtres.

A l'intérieur, les murs sont recouverts de terre cuite, les surfaces inclinées de cuivre et les surfaces planes sont carrelées. Le nombre des portes est égal à celui des fenêtres : 3.000 ; celui des lavabos est de 2.000.

L'éclairage utilise 30.000 lampes électriques reliées par 140 kilomètres de fils ; les lignes téléphoniques et les sonneries ont exigé 370 kilomètres. L'eau circule à travers un réseau de tuyauterie de plomb qui est évalué à 70 kilomètres et provient d'un réservoir de 181 mètres cubes. Il existe, en outre, une réserve de même capacité et qui sert de piscine de natation.

Dans le sous-sol sont installés : une boutique de coiffeur, une de manucure, un café, des salles de dépôt et 1.700 boîtes de stéréos protégées par un système électrique d'alarme. Le premier étage est occupé par la Banque Nationale, le « Broadway Trust Company », les services postaux et téléphoniques. Aux étages supérieurs sont installés d'innombrables bureaux d'avocats, d'ingénieurs, de manufactures, de chemins de fer, etc.

L'ensemble de la construction du « Woolworth Building » a coûté 60 millions ; les plans en ont été dressés par l'architecte Gilbert.

Pour desservir cette immense ruhe et assurer la circulation des locataires ou des visiteurs, on a installé 24 ascenseurs à grande vitesse, 2 monte-charge et un ascenseur spécial pour la tour.